L'AMI DE LA MAISON,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS, MÊLÉS D'ARIETTES;

Représentée devant Sa Majesté à Fontainebleau le 26 Octobre 1771, & sur le Théatre de la Comédie Italienne, le 2 Décembre suivant.

Par Mr. MARMONTEL, de l'Académie Françoise.

La Musique de M. GRETRY.

Le prix est de 30 sols, avec la Musique.

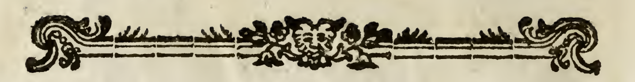


A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaisirs du Roi & des Spectacles de Sa Majesté, au bas de la Montagne Sainte Genevieve.



M. DCC. LXXII.

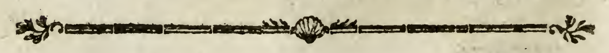


ACTEURS.

CÉLICOUR,	*Mr. Clairval.*
AGATHE,	*Mlle. Laruette.*
ORFISE, *Mere d'Agathe,*	*Mlle. Desglands.*
ORONTE, *Frere d'Orfise & Pere de Célicour,*	*Mr. Caillot.*
CLITON, *Ami d'Orfise,*	*Mr. Laruette.*
UN LAQUAIS.	



Le Théatre représente un Salon.

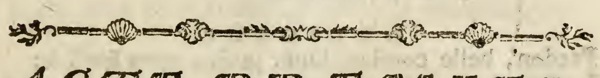


Le lieu de la Scene est une Maison de Campagne.



L'AMI DE LA MAISON,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CÉLICOUR, AGATHE.

CÉLICOUR.

BELLE cousine, hé quoi ! vous me fuyez toujours!
Je ne suis en ces lieux que depuis quinze jours ;
Et de m'y voir vous êtes lasse!
Les heureux moments que j'y passe,
Ne seroient-ils pas assez courts?

AGATHE.

AIR.

Je suis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous?
Je vous croyois docile & doux :
Vous avez trompé mon attente.

Je ſuis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous?
Hé quoi! ſans ceſſe
Suivre mes pas!
Chercher mes yeux! me parler bas!
Et me ſourire avec fineſſe!
Belle fineſſe!
Vous croyez qu'on ne vous voit pas.
Je ſuis de vous, &c.

Des vivacités
Sans fin, ſans nombre;
Vous vous dépitez;
Vous devenez ſombre;
Vous ne me quittez
Non plus que mon ombre;
Toujours aſſis à mes côtés.
Je ſuis de vous, &c.

CÉLICOUR.

Pardon, belle couſine. Oui, je ſuis trop ſenſible:
Je devrois retenir ces premiers mouvements.
Mais ſe vaincre à tous les moments!
L'effort eſt pour moi trop pénible.
Près de vous mes empreſſements
N'ont pas, je crois, beſoin d'excuſe.
Quant aux vivacités dont je ſçais qu'on m'accuſe,
Rien de plus pardonnable. Avec moi, ſans façon,
Je vois que tout le monde en uſe,
Et qu'on me traite ici comme un petit garçon.
Depuis plus de ſix mois je ſuis ſorti des Pages;
Et je connois aſſez le monde & ſes uſages,
Sans qu'on me faſſe la leçon.

AGATHE.

C'eſt un avis pour moi.

CÉLICOUR.

Vous ſçavez bien que non:
Jamais l'amitié n'humilie.
Mais il n'eſt pas ici, juſqu'à Monſieur Cliton,
Qui ſans ceſſe avec moi s'oublie,
Et prétend me donner le ton.

AGATHE.

Pour celui-là, je vous ſupplie
De le ménager.

CÉLICOUR.

Moi!

AGATHE.

Vous même, & pour raiſon;
Car c'eſt l'ami de la maiſon.

CÉLICOUR.

Vraiment! votre mere en eſt folle;
Et comme elle chacun le croit, ſur ſa parole,
Un Sçavant, un Sage, un Caton.

AGATHE.

Hé bien? laiſſez-les croire.

CÉLICOUR.

Oh! tout cela me bleſſe.

AGATHE.

Mais, mon petit couſin, je ne ſçais pas pourquoi.

CÉLICOUR.

Par exemple, là, dites-moi,
S'il eſt bien qu'avec lui votre mére vous laiſſe
Des heures tête-à-tête?

AGATHE.

Il le trouve aſſez doux.

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

AGATHE.

Raſſurez-vous:
Un Sage eſt exempt de foibleſſe.

CÉLICOUR.

Un fade adulateur, un cenſeur importun,
Tombé céans comme des nues,
Dont les mœurs vous ſont inconnues,
Et dont l'état conſiſte à n'en avoir aucun:
Voilà ce qu'on appelle un Sage.

AGATHE.

Oui, c'en eſt un,
Car il le dit.

CE'LICOUR.

La preuve eſt claire.

AGATHE.

D'abord, il n'eſt jamais de l'avis du vulgaire.

CÉLICOUR.

C'eſt n'avoir pas le ſens commun.

AGATHE.

De plus, il mépriſe un chacun.

CÉLICOUR.

Qui, je crois, ne l'eſtime guere.

AGATHE.

Il raiſonne de tout.

CÉLICOUR.

Et n'a jamais raiſon.

AGATHE.

Sçait l'hiſtoire, la carte, & même le blaſon.

CÉLICOUR.

Science rare!

AGATHE.

Et néceſſaire.

Sur un globe avec lui je parcours l'Univers.
Dans les temps reculés avec lui je me perds.
C'eſt lui qui m'inſtruit, qui m'éclaire.
Il veut me rendre habile.

CÉLICOUR.

Ho! moi, je vous prédis
Qu'il a des deſſeins plus hardis.

AGATHE.

Et quels deſſeins?

CE'LICOUR.

Mais, de vous plaire.

AGATHE.

Tant mieux!

CE'LICOUR.

Oui-dà?

AGATHE.

J'en ſuis bien aiſe.

CELICOUR.

En vérité?

J'en ſuis bien aiſe auſſi. Quelle tranquillité !
Et s'il ſe réſerve à lui-même
Un prix qui n'étoit dû qu'à moi, qu'à mon amour?

AGATHE.

Vous n'y penſez pas, Célicour.
Eſt-ce que vous m'aimez ?

CE'LICOUR.

O ciel ! ſi je vous aime !
En doutez-vous, Agathe?

AGATHE.

Et qui me l'auroit dit?

CE'LICOUR.

Qui? mon raviſſement, mon trouble, mon yvreſſe,
De mon cœur agité la joie & la triſteſſe,
L'inquiétude & le dépit;
Tout, juſqu'à mon ſilence.

AGATHE.

Ho! je n'ai pas l'adreſſe
D'expliquer le ſilence.

CÉLICOUR.

Et mes ſoins aſſidus,
Mes ſoupirs, mes regards, qui vous parloient ſans ceſſe?

AGATHE.

Je ne les ai pas entendus.

CÉLICOUR.

Je ne m'étonne plus de vous voir ſi paiſible.
Je vous paroiſſois fou : vraiment, je le crois bien :
Votre cœur étoit inſenſible
A tous les mouvements du mien.
Mais non, cela n'eſt pas poſſible.
Par exemple, cent fois, en vous donnant la main,
J'ai preſſé doucement la vôtre dans la mienne.

AGATHE.

Je ne l'ai pas ſenti, du moins qu'il me ſouvienne.

CÉLICOUR.

Et l'autre jour, dans le jardin,
Quand je louois tant cette roſe,
Fraîche, vermeille, à demi-cloſe,
Qui répandoit dans l'air le parfum le plus doux;

Et quand j'aurois voulu me changer en abeille,
Pour avoir de la rose une faveur pareille
A celle dont j'étois jaloux ?

AGATHE.

Hé bien ?

CÉLICOUR.

La rose, c'étoit vous.
Et ce pigeon plaintif & tendre,
A qui je souhaitois une colombe ?

AGATHE.

Hé bien ?

CÉLICOUR.

C'étoit moi, vous dûtes l'entendre.

AGATHE.

Moi, je n'entens jamais que ce qu'on me dit bien.

CE'LICOUR, *vivement*.

Je vous dis donc que je vous aime ;
Que je veux être votre époux ;
Et que je ne puis voir, sans un dépit extrême,
Qu'un autre ose prétendre à des liens si doux.
M'entendez-vous enfin ?

AGATHE.

Oui, vous êtes jaloux.
Cela fait bien du mal !

CE'LICOUR.

Il dépend de vous-même
De m'en guérir, de me calmer.

AGATHE.

Que faut-il pour cela ?

CE'LICOUR.

M'aimer.

AGATHE.

Vous aimer ! Après ? Je suppose
Que nous nous aimions. Croyez-vous
Qu'à nous unir on se dispose ?
Et qu'avec vos vingt ans, vous soyez bien l'époux
Qu'à votre cousine on propose ?

CE'LICOUR.

Ah ! quel malheur vous m'annoncez !

J'en mourrai de douleur; mais, avant que je meure,
Dites-moi feulement, je t'aime: c'eft affez.

A G A T H E.

Oui, je vous aime, à la bonne heure;
Mais plus d'impatience, où je me fâcherai.

C E' L I C O U R, *très-vivement.*

Ho! non. Je me poffèderai.
Je fuis aimé, je fuis tranquille:
A préfent rien n'eft plus facile;
Et plein de mon bonheur, je le renfermerai.

A I R.

Oui, déformais je me poffède.
Je fuis prudent, je fuis difcret.
Quoiqu'on me dife, ho! oui, je cède,
Et je garde là mon fecret.
Mais vous, Monfieur Cliton,
Changez de ton.
Je fuis humble & timide:
Jamais je ne décide;
Je fuis humble & timide;
Mais n'en abufez pas:
Monfieur Cliton, un ton plus bas.

Oui, déformais je me poffède.
Je fuis prudent, je fuis difcret.
Quoiqu'on me dife, ho! oui, je cede,
Et je garde là mon fecret.

Devant ma tante,
Je me préfente
Les yeux baiffés.
Qu'elle commande,
Qu'elle défende;
C'en eft affez.
Neveu foumis,
Pour lui complaire,
Je cherche à faire
La cour à fes amis.

Mais vous, Monfieur Cliton, &c.

Oui, déformais, &c.

SCENE II.

ORONTE, CÉLICOUR, AGATHE.

ORONTE.

AH! mon fils, te voilà? Tant mieux: je te cherchois.
Réjouis-toi. Ma ſœur... quelle ſœur! quelle femme!
Tu le ſçavois, Agathe, & tu nous le cachois.

AGATHE.

Moi! non, je ne ſçais rien.

ORONTE, *à Célicour.*

Elle a lu dans ton ame;
Elle met le comble à tes vœux.

CÉLICOUR.

Ah! mon pere!

ORONTE.

Oui, mon fils, dès demain, ſi tu veux,
Tu peux partir.

CÉLICOUR.

Comment?

ORONTE.

Du bien que je poſſede,
Elle a ſçu que j'allois employer la moitié
Pour ton avancement; elle vient à mon aide;
Et ſa généreuſe amitié
Te fait don du brévet qui t'ouvre la carriere.
Rien ne s'oppoſe plus à ton ardeur guerriere.
La fortune t'appelle, & la gloire t'attend.
Te voilà Capitaine.

CÉLICOUR.

O ciel!

ORONTE.

Es-tu content?

CÉLICOUR, *avec embarras.*

Je me ſens pénétré des bontés de ma tante;
Mais vous, mon pere...

ORONTE.

He bien?

CE'LICOUR.

Vous, de qui je dépens,
A recevoir ſes dons faut-il que je conſente?
C'eſt le bien de ſa fille; & c'eſt à ſes dépens...

AGATHE.

Célicour, avez-vous envie
De ne plus me revoir? C'en eſt fait pour la vie,
Si vous répétez ce mot là.

CE'LICOUR.

Je me tais.

ORONTE.

Oui, laiſſons cela.
Tu n'as plus rien qui te retienne;
Et mon impatience eſt égale à la tienne.
Allons. Viens d'abord t'acquitter
De ce devoir ſi doux de la reconnoiſſance.

CE'LICOUR, *retenant Agathe qui veut s'en aller.*

Un moment chere Agathe. Avant de nous quitter,
Mon pere, écoutez-moi.

ORONTE.

Qu'eſt-ce? Une confidence?

CE'LICOUR.

Mon pere!

ORONTE.

Au fait.

CE'LICOUR.

Depuis que nous ſommes ici,
Je n'ai ceſſé de voir Agathe.

ORONTE.

Elle eſt jolie,
Ta couſine!

CE'LICOUR.

Ah! charmante.

ORONTE.

Elle eſt douce, polie,
Je l'aime tout à fait.

CE'LICOUR.

Hélas! je l'aime auſſi.

ORONTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.
Hé bien, mon fils; l'amour eſt le prix de la gloire.
Il vous en a lui-même applani le chemin;
Soyez digne d'Agathe, & méritez ſa main.

AIR.

Rien ne plait tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Qu'ils ſoient vaillants, qu'ils ſoient fideles;
A leur retour je répons d'elles.
L'amour ſous les lauriers
N'a point vu de cruelles.
Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Sous les Drapeaux, quand la trompette ſonne,
Chacun ſe dit : „ Voilà l'inſtant;
„ L'amour m'attend;
„ Et dans ſes mains eſt la couronne.
„ Qu'il nous regarde, & qu'il la donne
„ Au plus vaillant,
„ Au plus brillant.
„ Voilà l'inſtant;
„ L'amour m'attend;
„ Et dans ſes mains eſt la couronne. "
Il a raiſon l'amour l'attend.
Rien ne plaît tant aux yeux des belles, &c.

CE'LICOUR, *vivement.*

Je ferai mon devoir; je ſerai, je l'eſpere,
Digne de ma maîtreſſe, & digne de mon pere.
Je brûle de ſervir ma patrie & mon Roi;
Et vous ſerez content de moi.

ORONTE.

Allons, j'en accepte l'augure.

CE'LICOUR.

Ho! vous pouvez y croire; & mon cœur vous l'aſſure:
De l'amour à la gloire on me verra voler.
Tout ce que je demande, avant de m'en aller,
C'eſt de m'unir à ce que j'aime.

ORONTE.

Quoi, mon fils! à ton âge!

CE'LICOUR.

Ah, mon pere! un ſoldat
Eſt ſi preſſé de vivre! & vous ſçavez vous-même
Que perſonne n'eſt jeune au moment d'un combat.
Si je meurs ſon époux, je meurs digne d'envie.
Mon pere, laiſſez-moi lui donner de ma vie
Deux beaux jours ſeulement : le reſte eſt à l'Etat.

AGATHE.

(*à Célicour.*) (*à Oronte.*)
Vous me faites trembler. Non, Monſieur, non, ma mere
N'y conſentiroit pas. Elle veut l'éloigner.
Il lui déplaira s'il differe ;
J'en ſuis ſûre, & je veux du moins vous épargner
La douleur d'un refus marqué par ſa colere.

ORONTE.

Elle a plus de bon ſens que toi,
Mon fils.

CE'LICOUR.

Ah! que n'a-t-elle autant d'amour que moi?

AGATHE.

AIR.

L'amour le plus inſenſé
N'eſt pas toujours le plus tendre.
Si le votre eſt las d'attendre,
Le mien n'eſt pas ſi preſſé.
Oui, Célicour, je vous aime ;
Et c'eſt mon cœur, c'eſt lui-même
Qui m'éclaire & me conduit.
Si vous aimez, ſçachez feindre.
Un ſoufle, un rien peut éteindre
Le foible eſpoir qui nous luit.

ORONTE.

Qui vous preſſe en effet? Vois un peu la folie
D'épouſer à vingt ans femme jeune & jolie,
Et de la laiſſer là ?

CE'LICOUR.

Mon pere! vous ſçavez
Quels ſont les écueils de mon âge.

Vous m'avez tant dit d'être ſage !
Aidez-moi donc à l'être. Hélas ! vous le pouvez.
Pour la fougue de la jeuneſſe
Eſt-il un frein plus aſſuré
Que ce lien chéri, que ce nœud révéré,
Dont l'amour & l'honneur nous occupent ſans ceſſe ?

ORONTE.

Oui, je ſens bien que le devoir
Peut beaucoup ſur une ame honnête ;
Et ma ſœur n'auroit qu'à vouloir :
Moi, je m'en ferois une fête.

AGATHE.

Mon oncle, perdez cet eſpoir.

TRIO.

CÉLICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
Laiſſez agir mon pere.	Voyez : je ſuis bon pere.	Je connois bien ma mere.
Il peut, avec douceur,	Je puis, avec douceur,	Severe avec douceur,
Lui dire : allons, ma ſœur,	Lui dire : allons, ma ſœur,	Elle diroit : non, non, mon frere.
Ma ſœur, point de colere.	Ma ſœur, point de colere.	Vous avez tort.
Nos enfants n'ont pas tort.	Nos enfants n'ont pas tort.	Ma fille a tort.
Comme eux ſoyons d'accord.	Comme eux ſoyons d'accord.	

ENSEMBLE.

CÉLICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
Elle diroit, ils n'ont pas tort.	Je lui dirois, ils ſont d'accord.	Elle diroit, ma fille a tort.

ORONTE.

Eſt-ce la fortune
Qui fait les heureux ?

CÉLICOUR.

S'aimer en eſt une
Qui remplit nos vœux.

AGATHE.

La mode importune
S'oppose à ces nœuds.

CÉLICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
Hé quoi ! l'amour Est-il un tort? Non, non, l'amour n'est pas un tort.	Hé quoi ! l'amour est-il un tort? Non, non, l'amour n'est pas un tort.	Elle diroit, oui, c'est un tort.

AGATHE.

Ecoutez. Mieux que vous je sçais ce qui se passe.
C'est Cliton qui vous nuit; & c'est lui vous chasse.

CELICOUR.

Ah! si je m'en croyois!

AGATHE.

Point de vivacité.
Soyez sage, & laissez-moi faire.
Cliton croit se jouer de ma simplicité;
Mais je veux qu'il nous serve; & j'en fais mon affaire.

AIR.

Je ne fais semblant de rien;
Mais j'observe, je remarque.
Laissez-moi mener ma barque.
Paix donc! paix! tout ira bien.

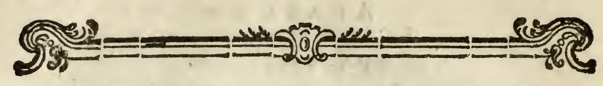
C'est un plaisir bien flateur,
De se jouer à mon âge,
D'un fripon qui fait le sage,
Et de tromper un trompeur!

Je ne fais semblant, &c.

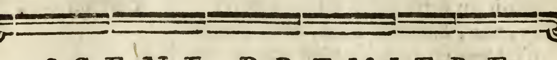
Je vois de loin son adresse;
Et sous cape je m'en ris.
Le chat guette la souris;
Mais au piége qu'il me dresse
Lui-même il va se voir pris.

Je ne fais semblant, &c.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.



SCENE PREMIERE.

ORONTE, CÉLICOUR, ORFISE, CLITON.

ORONTE.

MA sœur, voilà mon fils qui vient vous rendre graces.

ORFISE.

Mon neveu, votre pere a bien servi son Roi;
C'est à vous de suivre ses traces.

CE'LICOUR.

Son exemple, Madame, & ce que je vous doi,
Présent à mon esprit, m'occupera sans cesse.

ORFISE.

Quand partez-vous?

CE'LICOUR.

Bientôt.

ORFISE.

Au plutôt, croyez-moi.

CLITON, *gravement*.

C'est dans l'oisiveté que se perd la jeunesse.

CE'LICOUR, *à demi-voix.*

He! Monsieur!

ORFISE.

C'est voir prudemment,
Mon frere. Allons, point de foiblesse.
Son équipage fait, qu'il parte incessamment.

CE'LICOUR.

J'obéirai.... je ne desire
Que d'obtenir....

ORONTE,

ORONTE, *bas.*

Que vas-tu dire?

ORFISE.

Laiſſez, laiſſez-nous un moment.

(Oronte emmene ſon fils.)

SCENE II.

ORFISE, CLITON.

CLITON.

Vous avez fait, Madame, une choſe admirable.

ORFISE.

J'ai ſuivi vos conſeils.

CLITON.

Ah! vous les dévancez.
Toujours le mieux poſſible eſt ce que vous penſez.
Quelle ame! quelle ame adorable!
On ne vous connoît pas. Je voudrois que l'on ſçût
Tout ce que vous valez, Madame.
De l'homme, à ce qu'on dit, la force eſt l'attribut;
Mais la délicateſſe eſt celui de la femme.
Ce que nous méditons vous l'avez deviné;
Et la raiſon, qu'en nous l'on vante,
N'eſt que la très-humble ſervante
De cet heureux inſtinct, qui chez-vous eſt inné.

ORFISE.

Ah! Cliton, que l'on gagne au commerce d'un ſage!
Vous m'ennobliſſez à mes yeux.
Je ne ſçais pas ſi je vaux mieux;
Mais je m'eſtime davantage.

CLITON.

Non, Madame, non, pas aſſez:
Vous êtes encor trop modeſte.

ORFISE.

Vous croyez?

CLITON.

Vous êtes céleste.

ORFISE.

Mais vous, peut-être aussi vous vous éblouissez?

AIR.

La louange est un miroir,
Qui nous flate & nous abuse.
On l'éloigne, on se refuse
Au doux plaisir de s'y voir.
Mais certain je ne sçais quoi
Fait que, timide & confuse,
On y revient malgré soi.
Vous me trompez, je le vois,
Et je me le dis sans cesse.
He bien, telle est ma foiblesse
Qu'en rougissant je vous crois.

La louange, &c.

CLITON.

Moi! vous tromper! jamais. Non, jamais je ne flate.
Par exemple, je vous dirai
Que ce beau naturel, que j'ai tant admiré,
Dégénere un peu dans Agathe.
Elle a de l'enjoûment, de la vivacité,
Même quelque lueur de sensibilité;
Mais ce tact de l'esprit, cette raison sublime,
Ce feu divin qui vous anime,
Pardon, je ne crois pas qu'elle en ait hérité.
Je sens que je suis trop sévere;
Je devrois un peu plus ménager une mere;
Mais je n'ai jamais sçu trahir la vérité.

ORFISE.

Un cœur que vous formez sera du moins honnête.

CLITON.

Oui, je vous répons de son cœur.
Mais je commençois d'avoir peur
Que le petit cousin ne lui tournât la tête.

AIR.

Dans la brûlante ſaiſon,
Vers la fin d'un jour tranquile,
Vous voyez ſur l'horizon
Comme une vapeur ſubtile.
Ce n'eſt d'abord qu'un éclair
Qui voltige & qui fend l'air.
Bientôt s'éleve un nuage;
Et ce nuage s'étend.
Le ciel gronde; & dans l'inſtant
L'éclair devient un orage.
C'eſt tout de même en amour;
Et de l'éclair au ravage,
L'intervalle n'eſt qu'un jour.

ORFISE.

Il faut à ma fille, à ſon âge,
Un guide ſûr, un homme ſage;
Et, ſans parler du bien qui manque à mon neveu,
Jamais cet amour-là n'auroit eu mon aveu.

CLITON.

Quelle mere!

ORFISE.

Ajoûtez, quel ami! dont le zéle
Penſe à tout! prévoit tout!

CLITON.

Hélas! vous en aurez
Aiſément de plus éclairés,
Mais aucun qui ſoit plus fidele.

ORFISE.

Je n'en cherche point d'autre, & vous me ſuffirez.
(*à un Laquais.*) (*à Cliton.*)
Holà! quelqu'un.. Ma fille.... Il eſt temps qu'elle vienne
Prendre ſa leçon. Vous ſerez
Seul avec elle; & vous lirez
Dans ſon ame.

CLITON.

Ho! j'y vois plus clair que dans la mienne.

SCENE III.

CLITON, ORFISE, AGATHE.

ORFISE.

VOilà bien des jours diſſipés.
Ma fille, & perdus pour l'étude.

AGATHE.

Hélas, oui.

CLITON.

Nos moments ſeront mieux occupés.

ORFISE.

Allons, reprenez l'habitude
D'une ſage application.

AGATHE.

C'eſt bien mon inclination.
Mais mon couſin vouloit ſans ceſſe
Que nous fuſſions enſemble. Il aime à s'amuſer,
Mon couſin. Moi, par politeſſe,
Je n'oſois pas le refuſer.

ORFISE.

De quoi parliez-vous?

AGATHE.

Bon! que ſçais-je?
Des tours qu'il faiſoit au collége
Quand il étoit petit garçon,
De l'exercice, du manége,
De la guerre, & de la façon
Dont il ſe conduiroit pour avoir de la gloire.
Tout cela m'ennuyoit, comme vous pouvez croire;
Et j'aimois bien mieux ma leçon
De géographie & d'hiſtoire.

CLITON.

Elle eſt naïve.

ORFISE.

Elle a du moins

La franchiſe de l'innocence.
Je vous laiſſe. Ah, Cliton! quelle reconnoiſſance
Ne devrai-je pas à vos ſoins!

SCENE IV.

CLITON, AGATHE.

CLITON.

ALlons, Mademoiſelle! il faut vous rendre digne
D'une mere accomplie.

AGATHE.

Hélas! je le veux bien.

CLITON.

Quelle docilité! vous le voulez? hé bien,
Cette émulation eſt d'abord un bon ſigne.
Vos cartes, votre globe.

AGATHE.

Ah! je les ai laiſſés.
Je vais....

CLITON.

Non, demeurez. C'eſt moi....

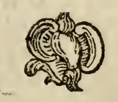
AGATHE.

Vous ne ceſſez
De vous donner pour moi des peines!

CLITON.

Qu'elles vous plaiſent, c'eſt aſſez.

(*Il ſort.*)



SCENE V.

AGATHE, *ſeule.*

JE te répons qu'elles ſont vaines.

AIR.

Si quelquefois tu ſçais ruſer,
Amour, apprens-moi l'art de feindre.
Tu n'auras jamais à t'en plaindre.
Je ne veux point en abuſer.
Ne crains pas qu'un voile trompeur,
A mon Amant cache mon ame.
C'eſt au pur éclat de ta flamme
Qu'il lira toujours dans mon cœur.
Si quelquefois, &c.

SCENE VI.

AGATHE, CLITON. *Ils s'aſſeyent.*

CLITON.

QUel pays avons-nous parcouru?

AGATHE.

L'Italie.

CLITON.

Comment! vous vous en ſouvenez?

AGATHE.

Ho! n'ayez pas peur que j'oublie
Les leçons que vous me donnez.

CLITON.

Nous allons à préſent voyager dans la Gréce,
Pays autrefois ſi vanté,
Où fleuriſſoient les arts, les talents, la beauté,
La Poëſie enchantereſſe.

AGATHE.

Ah! que j'aurois voulu voir ce beau pays-là!

CLITON.

Oui, belle Agathe, c'étoit-là
Que vous êtiez digne de naître.
Avec ces attraits ingénus,
Si l'on vous avoit vu paroître
A la fête d'Hébé, de Flore, de Vénus!

AGATHE.

Flore, Vénus, Hébé, ces noms me ſont connus.

CLITON.

Aſſurément ils doivent l'être.

AGATHE.

Flore, la Déeſſe des fleurs;
Hébé, celle de la Jeuneſſe;
Mais Vénus?

CLITON.

La Reine des cœurs,
Des plaiſirs l'aimable Déeſſe.

AGATHE.

Hé! oui, la mere de l'Amour,
Dont les plaiſirs formoient la cour,
Et dont les jeux ſuivoient les traces:
Je liſois cela l'autre jour.

CLITON.

Vous oubliez vos ſœurs.

AGATHE.

Moi! mes ſœurs! qui?

CLITON.

Les Graces.

AGATHE.

Ah, Cliton! les Graces, mes ſœurs!

CLITON.

En les nommant ainſi, ſoyez bien ſûre, Agathe,
Que ce n'eſt pas vous que je flate.

AGATHE.

Toujours à vos leçons vous mêlez des douceurs.
Mais ces fêtes d'Hébé, de Vénus & de Flore,
Cela devoit être bien beau!

CLITON.

Hélas! ſi beau, que même encore

Le ſouvenir en eſt un magique tableau.

AIR.

Ah! dans ces Fêtes,
Que de conquêtes
L'Amour n'eût pas
Fait ſur vos pas!
Dans quelle yvreſſe,
Toute la Gréce
N'eût-elle pas
Célébré tant d'appas!
On eût dit : la voilà, c'eſt elle,
Qui ne le céde qu'à Cypris.
Donnons le prix
A la plus belle.
La voilà, la voilà, c'eſt elle.
A la plus belle
Donnons le prix.
Ah! dans ces fêtes, &c.
La Gréce avoit des Sages;
Vous les auriez vu tous,
Au pied de vos images,
Préſenter les hommages
Et les vœux les plus doux.
Oui, leur encens n'eût brûlé que pour vous.
Ah! dans ces fêtes, &c.

AGATHE.

Je ſuis confuſe, en vérité....
Si l'on avoit la vanité
De vous croire....eſt-ce donc là comme
Un ſage?....

CLITON.

Agathe, un Sage eſt homme:
La ſageſſe n'eſt pas l'inſenſibilité.

AGATHE.

Quoi! vous n'êtes pas inſenſible!

CLITON.

Inſenſible avec vous! le croyez-vous poſſible?

AGATHE.

Allons, voyons la Gréce.

CLITON.

Ho! pas encor.

AGATHE.

Laiſſez,

Laiſſez mes mains.

CLITON.

Je céde au pouvoir invincible....

AGATHE, *en ſe levant.*

Vous n'y penſez pas. Finiſſez.

DUO.

CLITON.

Plus de myſtere,
Plus de détour.
Non, non, l'Amour
Ne peut ſe taire.
C'eſt une yvreſſe que l'amour.

AGATHE.

Qu'avez-vous donc qui vous altere ?
A nos leçons que fait l'amour ?

CLITON.

C'eſt comme un feu qui me brûle.

AGATHE.

Ho ! je ne ſuis pas ſi crédule.

CLITON.

Je vous dis que c'eſt un feu.

AGATHE.

Je vois bien que c'eſt un jeu.

CLITON.

Mais je vous dis que c'eſt un feu.

AGATHE.

Moi, je vous dis que c'eſt un jeu.

CLITON.

Répondez à ma tendreſſe.

AGATHE.

C'eſt donc là qu'étoit la Grece ?
Ne penſons
Qu'à nos leçons.

CLITON.

Ah ! laiſſons-là nos leçons.

AGATHE.

Ah ! finiſſons nos leçons.
Ne parlons que de la Grece.

CLITON.

Ah ! laiſſons-là nos leçons.
Ne parlons que de tendreſſe.

AGATHE.

Voyez à quoi je m'expoſe,
Si l'on ſçait, dans la maiſon,
Que c'eſt moi qui ſuis la cauſe
Que vous perdez la raiſon.

CLITON.

Hé! non, non, n'ayez pas peur
Que jamais je vous expoſe.
C'eſt le ſecret de mon cœur.

AGATHE.

La colere
De ma mere
Me fait peur.

CLITON.

N'ayez pas peur.
Je ſçais brûler & me taire.
C'eſt le ſecret de mon cœur.

AGATHE.

Voilà le temps qui ſe paſſe.
Ah ! de grace !
Laiſſez-moi.

CLITON.

Voilà le temps qui ſe paſſe.
Ah! de grace!
Ecoutez-moi.
Je meurs d'amour.

AGATHE.

Je meurs d'effroi.

CLITON.

Non, je ne ſuis plus à moi.

Quoi! vous refuſez de m'entendre!
Quoi! l'ami le plus vrai, quoi! l'amant le plus tendre
Ne peut un moment vous parler!
Le temps de nos leçons eſt le ſeul qu'on nous laiſſe.

AGATHE.

Maman nous obſerve ſans ceſſe.
Laiſſez-moi. Je veux m'en aller.

CLITON.

Si du moins j'oſois vous écrire!

AGATHE.

M'écrire! à quoi bon? & ſur quoi?

CLITON.

Que n'aurois-je pas à vous dire?

AGATHE.

Je balance, je n'oſe, & je ne ſçais pourquoi;
Car enfin vos écrits ſont des leçons pour moi:
C'eſt m'éclairer que de vous lire.

SCENE VII.

CLITON, *ſeul.*

AIR.

Ah je triomphe de ſon cœur
Je ſuis aimé, je ſuis vainqueur.
Quelle innocence!
Quelle candeur!
C'eſt le deſir dans ſa naiſſance
C'eſt le plaiſir dans ſa fleur.

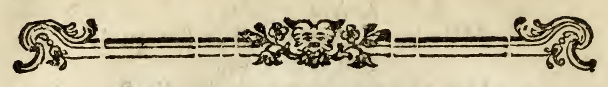
Ah je triomphe, &c.

De l'amour, dans ma lettre,
Le poiſon va couler.
D'un feu qui la pénetre,
Ma plume va brûler.

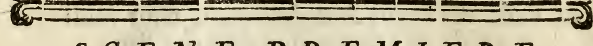
Elle lira,
S'attendrira;
Et dans ſon ame;
Un trait de flâme
Se gliſſera.

Oui, je triomphe de ſon cœur.
Je ſuis aimé, je ſuis vainqueur.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.



SCENE PREMIERE.

AGATHE, *seule, une lettre à la main.*

JE l'ai, cette preuve parlante.
Ho, ho, l'ami de la maison,
Le Sage si vanté, vous perdez la raison!
Relisons sa lettre.... Excellente!

AIR.

Bon! mieux encor! oui c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!
Le pauvre homme! c'est dommage!
Il ne dort pas de la nuit.
C'est dommage!
Mon image
Le tourmente & le poursuit.
Bon! mieux encor! oui, c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!
Je crois voir d'ici ma mere,
Lisant ce joli poulet,
Sa surprise, sa colere,
Et la mine qu'elle fait.
Son ami ne la craint guére:
Il me le dit clair & net.
Hé! oui vraiment, oui, c'est cela.
C'est un thrésor que je tiens-là.

(*Agathe baise la lettre.*)

SCENE II.

AGATHE, CÉLICOUR.

CE'LICOUR.

QUe vois-je ? quelle eſt cette lettre,
Qu'avec ce tranſport vous baiſez ?

AGATHE.

Ce n'eſt rien.

CE'LICOUR.

Ce n'eſt rien ! voulez-vous bien permettre ?

AGATHE.

Non, Monſieur.

CE'LICOUR.

Vous me refuſez ?

AGATHE.

Mais ce n'eſt rien, vous dis-je.

CE'LICOUR.

Agathe !

AGATHE.

Un badinage,
Qui ne mérite pas la curioſité.

CE'LICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Non, en vérité,
Ce n'eſt qu'un jeu.

CE'LICOUR.

Voyons. Je gage
Que cette lettre vient du Couvent.

AGATHE.

Du Couvent ?
Non.

CE'LICOUR.

Quelque compagne chérie
Qui vous écrit, je le parie.

AGATHE.

Non.

CE'LICOUR.

Non!

AGATHE.

Non. C'est d'un homme. Etes-vous plus sçavant?

CE'LICOUR.

D'un homme!

AGATHE.

Oui, oui, d'un homme.

CE'LICOUR.

Et vous baisez sa lettre?

AGATHE.

Si vous voulez bien le permettre.

CE'LICOUR.

Quelque parent?

AGATHE.

Non.

CE'LICOUR, *vivement.*

Non! je sçaurai ce que c'est?

AGATHE.

Mais, vous le sçaurez, s'il me plaît.

CE'LICOUR.

Seulement voyons de quel stile.

AGATHE.

Célicour, vous m'avez promis
Que si je vous aimois, vous seriez doux, tranquile,
Modéré, docile, & soumis?

CE'LICOUR.

Vous voyez, je le suis. Mais...

AGATHE.

Point d'impatience.
Les amants, comme les amis,
Se doivent l'un à l'autre un peu de confiance.

CE'LICOUR.

J'en ai. Mais...

AGATHE.

Croyez-vous, ou non,
Que je vous aime?

CE'LICOUR, *en tremblant.*
Hélas! je le crois.
AGATHE.
Tout de bon?
CE'LICOUR, *de même.*
Oui, tout de bon.
AGATHE.
Croyez de même
Qu'on ne trahit pas ce qu'on aime.
CE'LICOUR, *vivement.*
Non, mais pour ce qu'on aime on n'a point de ſecret.
AGATHE, *d'un ton impoſant.*
Vous vous fâchez!
CE'LICOUR, *timidement.*
Moi! non.
AGATHE.
Je veux qu'on ſoit diſcret.
Comment! ſi j'étois votre femme,
Monſieur tous les matins auroit donc l'œil au guet,
Pour demander à voir le plus petit billet
Que l'on écriroit à Madame!
CE'LICOUR.
Ho! non. Ce ſeroit abuſer....
(*Vivement.*)
Mais cette lettre enfin, je vous la vois baiſer,
Et baiſer de toute votre ame.
AGATHE.
Vraiment! ſi je l'avois déchirée à vos yeux,
Vous n'en ſeriez pas curieux,
Je le crois bien. Le beau mérite!
La confiance eſt de me voir
La lire, la baiſer, ſans vous en émouvoir,
Et ſans me demander qui peut l'avoir écrite.
CE'LICOUR.
Cela ſe peut-il propoſer?
Là, je m'en rapporte à vous-même.
AGATHE.
Oui, Monſieur, voilà comme on aime;
Et ſur la bonne foi l'on doit ſe repoſer.

DUO.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira ;
Mais ce refus me bleſſe.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira ;
Mais le ſoupçon me bleſſe.

CÉLICOUR.

Si c'eſt une foibleſſe,
L'Amour l'excuſera.

AGATHE.

Si c'eſt une foibleſſe,
L'Amour vous guérira.

CÉLICOUR.

Et ſi l'on m'aime, on me plaindra.

AGATHE.

Et ſi l'on m'aime, on me croira.

CÉLICOUR.

Mais qu'eſt-ce qu'il en coûte,
D'appaiſer ſon Amant ?

AGATHE.

Juſqu'à l'ombre du doute,
Eſt un crime en aimant.

CÉLICOUR.

Vous me voyez tremblant ;
Et de m'être infidelle
Vous faites le ſemblant.

AGATHE.

Si ce n'eſt qu'un ſemblant,
Et ſi je ſuis fidelle,
Ne ſoyez plus tremblant.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira, &c.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira, &c.

CÉLICOUR.

He bien je t'en croi.
Sur ta bonne foi,
A tout je m'expoſe.
Je n'ai plus de doute avec toi.

AGATHE.

AGATHE.

C'eſt aſſez pour moi.
Sur ma bonne foi
Ton cœur ſe repoſe.
Je n'ai plus de ſecret pour toi.
Tiens, lis.

CE'LICOUR.

Non, je ne veux pas lire.
Tu m'aimes; je le crois; cela doit me ſuffire.

AGATHE.

Lis, lis, quelques mots ſeulement.

CE'LICOUR.

Si tu le veux abſolument,
Il faut bien t'obéir... Quoi! c'eſt Cliton!

AGATHE.

Lui-même.

CE'LICOUR.

Que vois-je? Il vous dit qu'il vous aime!

AGATHE.

Aſſurément.

CE'LICOUR.

Et vous baiſez
Cette lettre inſolente!

AGATHE, *avec impatience.*

Ho! de grace, liſez.

CE'LICOUR, *lit.*

„ Oui, belle Agathe, je vous aime.
„ Votre image ſans ceſſe, en tous lieux me pourſuit.

AGATHE.

Ce n'eſt rien que cela. Paſſez à ce qui ſuit.

CE'LICOUR *lit.*

„ Je ne me connois plus moi-même.
„ Tous les jours enyvré du plaiſir de vous voir,
„ Près de vous je reſpire un feu qui me conſume.
„ La raiſon veut l'éteindre, & l'amour le rallume
„ Aux foibles rayons de l'eſpoir.
„ Ah! laiſſez cet eſpoir à mon ame enflammée.
„ Livrez-vous au plaiſir d'aimer & d'être aimée.
„ Croyez qu'il n'eſt rien ſous les cieux,

„ Ni de plus doux, ni de plus ſage.
„ Voyez quels moments précieux
„ L'amour attentif nous ménage,
„ Ah! qu'ils feroient délicieux,
„ Si nous ſçavions en faire uſage!"

AGATHE.

Continuez.

CE'LICOUR.

L'audacieux!
Quel égarement! quel délire!

AGATHE.

La fin ſur-tout eſt bonne à lire.

CE'LICOUR *lit.*

„ Doutez-vous que l'Hymen ne ſouſcrive à des nœuds
„ Qu'aura formé l'Amour? Allez, ſoyez tranquile.
„ A votre mere il m'eſt facile
„ D'inſpirer tout ce que je veux.
„ Que n'êtes-vous auſſi docile!
„ Rien ne manqueroit à mes vœux.

AGATHE.

Qu'en dites-vous?

CE'LICOUR.

Quelle inſolence!
Votre mere lira cette lettre.

AGATHE.

Un moment.

CE'LICOUR.

Moi! garder avec lui quelque ménagement!
Non, non, rien ne ſçauroit me forcer au ſilence.

AGATHE.

Vous êtes un peu vif. (*bas.*) Voyons s'il eſt méchant.
Oui, vous ſerez vengé, ſi vous aimez à l'être.
Dès que maman va le connoître...

CE'LICOUR.

Il aura ſon congé, n'eſt-ce pas?

AGATHE.

Sur le champ.

CE'LICOUR.

Sans éclat?

AGATHE.
Sans éclat, peut-être;
Mais tout ſe ſçait. Le bruit en ſera répandu;
Et les noms de fourbe & de traître
Lui ſeront prodigués. C'eſt un homme perdu.
CÉLICOUR.
Quoi! perdu, pour une folie!
Cela ſeroit trop ſérieux.
AGATHE.
Vous croyez?
CÉLICOUR.
Ma foi, j'aime mieux
Qu'elle demeure enſevelie.
Après tout, cet homme a des yeux;
Il vous voit tous les jours, tous les jours embelie;
Et ſans être un homme odieux,
On peut vous trouver fort jolie.
AGATHE.
Ah! je ſuis tranquille à préſent;
Et comme je voulois, cette épreuve m'éclaire.
CÉLICOUR.
Serois-je digne de vous plaire,
Digne de vous aimer, ſi j'étois malfaiſant?
(*Il veut déchirer la lettre.*)
AGATHE.
Ne déchirez pas.
CÉLICOUR.
Bon! pourquoi?
AGATHE.
Je veux lui faire
Peu de mal, mais beaucoup de peur.
Ce n'eſt pas trop, je crois, pour punir un trompeur.
CÉLICOUR.
Ho! non.
AGATHE.
Vous ſerez en colere;
Et Cliton, pour vous appaiſer,
N'ayant rien à vous refuſer,
Lui-même à nous unir engagera ma mere.

CÉLICOUR.

A merveille! au moyen de ſa lettre... Oui, je vois,
Belle Agathe, & je ſens tout ce que je vous dois.
(Il ſe jette à ſes genoux, & lui baiſe la main.)

SCENE III.

CLITON, CÉLICOUR, AGATHE.

AGATHE, *appercevant Cliton.*

(Bas.) Voici Cliton. *(Haut.)* Quelle folie!
Un Capitaine à mes genoux!
Eſt-ce là votre poſte?

CÉLICOUR.

Il me feroit bien doux!

AGATHE.

Si votre Colonel vous voyoit?

CÉLICOUR.

De ſa vie
Il n'auroit été ſi jaloux.

AGATHE.

Allons, finiſſez. Levez-vous.

CÉLICOUR.

Songez que dans peu je vous quitte.

AGATHE.

Ne m'avez-vous pas fait vos adieux? Tout eſt dit.
Allez-vous-en bien loin, & m'oubliez bien vîte.

CLITON, *à part.*

Bon! comme il a l'air interdit!
(à Célicour.)
Ah! je vous y prens, petit traître,
Petit ſéducteur! c'eſt ainſi
Que de la liberté que l'on vous donne ici?...
Je ſuis ravi de vous connoître.

CÉLICOUR.

Qu'ai-je fait?

CLITON.

Vous croyez, peut-être,
Que je n'ai pas vu, Libertin!

AGATHE.

Oui, grondez-le bien fort; car c'eſt un vrai lutin.

CLITON.

Tremblez, jeune inſenſé.
Sa mere va m'entendre;
Et vous ſerez tancé.
Demain, ſans plus attendre,
Partez, partez d'ici.
Agathe le veut ainſi.
Voyez-vous dans ſa rougeur
Comme la colère éclate?
Appaiſez-vous, belle Agathe:
Je ſerai votre vengeur.
Tremblez, jeune inſenſé.
Sa mere va m'entendre;
Et vous ſerez tancé.
Demain, ſans plus attendre,
Partez, partez d'ici.
Agathe le veut ainſi.

CÉLICOUR.

Qu'elle ordonne; il ſuffit. Mais vous, il vous ſied bien
D'employer ici la menace?
Vous voulez me chaſſer? Et c'eſt moi qui vous chaſſe.
(Il lui montre ſa lettre)
Voilà votre congé, bien plus ſûr que le mien.

CLITON, *à Agathe.*

Quel eſt ce congé?

AGATHE.

Ce n'eſt rien.
C'eſt ce billet, ce badinage,
Que vous m'avez écrit.

CLITON.

Il l'a vu!

CE'LICOUR, *à part.*

Le courage,
Va lui manquer.

CLITON.

O Ciel!

AGATHE.

Ne soyez point fâché :
C'est mon cousin : pour lui je n'ai rien de caché.

CLITON.

Je suis trahi! perdu!

CE'LICOUR.

J'aime à voir de quel stile
Un sage écrit à sa pupile.
Libertin! séducteur!

CLITON.

J'avois perdu l'esprit,
Je l'avoue. Ah! rendez, rendez-moi cet écrit.

CE'LICOUR.

Non.

CLITON.

De grace.

CÉLICOUR.

Peine inutile.

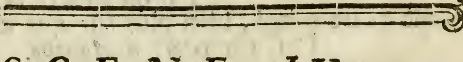
CLITON.

Agathe!

AGATHE.

Allez, soyez tranquile.
Il ne le montrera qu'à ma mere.

Elle sort.



SCENE IV.

CÉLICOUR, CLITON.

CLITON.

AH! serpent!
(à part.)
Que vais-je devenir si cela se répand?

DUO.

CLITON.

J'ai fait une grande folie.
Je le ſens bien !

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

CLITON.

Hélas ! quel malheur eſt le mien !
Mais quoi, le plus ſage s'oublie.

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute ſa vie
Jouer ſi bien l'homme de bien.

CLITON.

Souvent le plus ſage s'oublie.

CÉLICOUR.

Souvent le plus ruſé s'oublie.

CLITON.

J'ai fait une grande folie.
Hélas ! quel malheur eſt le mien !

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute ſa vie
Jouer ſi bien l'homme de bien.

CLITON.

Mon cœur me le reprochoit bien ;
Mais Agathe eſt ſi jolie !

CÉLICOUR.

Ho ! très-jolie !
Oui, j'en convien.

CLITON.

N'en dites rien, je vous ſupplie,
Dans la maiſon n'en dites rien.

CÉLICOUR.

Pour cela non. Je vous ſupplie
De trouver bon qu'il n'en ſoit rien.

CLITON.

J'ai fait une grande folie. &c.

CE'LICOUR.

Finiſſons. Vous avez du crédit ſur ma tante ;
A garder le ſecret voulez-vous m'engager ?

CLITON.

Si je le veux!

CE'LICOUR.

Je puis encor vous ménager.
J'aime Agathe. A mes vœux que ſa mere conſente;
Et je veux bien tout oublier.

CLITON.

Que n'ai-je le crédit dont je vois qu'on me flate !
Mais...

CE'LICOUR.

Point de *mais*. Je n'ai qu'un mot : la main d'Agathe;
Si non, je vais tout publier.

SCENE V.

CLITON, *ſeul.*

AH ! quelle adreſſe !
La traîtreſſe !
Comment prévoir
Un trait ſi noir ?
Ah ! mon yvreſſe,
Ma tendreſſe,
Mon yvreſſe
Ne m'a fait voir
Qu'un fol eſpoir.
C'eſt par moi, par moi-même
Qu'elle a ſçu me punir.
A mon rival qu'elle aime,
C'eſt moi qui vas l'unir.
Dans ce péril extrême
Sauvons du moins l'honneur.
Faiſons... Quoi ? Leur bonheur !

Ah ! quelle adreſſe ! &c.



SCENE VI.

ORFISE, CLITON.

ORFISE, *avec émotion.*

Vous êtes là, Cliton, bien calme & bien tranquile;
Et moi, je ſuis dans la douleur.
Ma fille...

CLITON.

Hé bien?

ORFISE.

Votre pupile...
Vous m'avez prédit mon malheur.
Elle eſt amoureuſe à ſon âge,
De mon étourdi de neveu;
Et mon frere, cet homme ſage,
Me demande, à moi, mon aveu.

CLITON.

On ſçait que vous êtes ſi bonne!

ORFISE.

Je le ſuis; mais non pas aſſez
Pour former ces nœuds inſenſés.
N'ayez pas peur que j'abandonne
Ma fille à ſes foles amours;
Et pour en abbréger le cours,
Je vais lui déclarer l'époux que je lui donne.

CLITON.

Vous avez fait un choix?

ORFISE.

Oui, le choix d'un époux
Aimable & vertueux, éclairé, ſage & doux,
D'un caractere honnête, & d'un eſprit ſolide,
Qui ſera ſon ami, ſon conſeil & ſon guide;
Et c'eſt homme unique, c'eſt vous.

CLITON.

Moi, Madame?

ORFISE.

Oui, vous-même.

CLITON, *à part.*

Ah! maudite imprudence!

ORFISE.

Ma fille eſt ſous ma dépendance.
Je diſpoſerai de ſa main.
Et quant à mon neveu, nous nous quittons demain.

CLITON, *à part.*

Qu'ai-je fait?

SCENE VII.

ORFISE, CLITON, ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR.

ORFISE.

OUi, demain nous nous quittons, mon frere.

ORONTE.

Ma ſœur, en vérité, je ne ſçais pas pourquoi
Vous vous êtes miſe en colere.
Nos enfants s'aiment : je n'y voi,
Ni crime, ni malheur. Ils ſont de bonne foi,
Et tous deux en âge de plaire.
Vous êtes plus riche que moi,
Voilà tout.

ORFISE.

Fi, Monſieur! quelle indigne penſée!
Riche ou non, votre fils eſt un jeune étourdi;
Ma fille une jeune inſenſée;
Moi, Monſieur, je ſuis mere, & je ſuis offenſée;
Ils ne ſe verront plus. C'eſt moi qui vous le di.

ORONTE.

Voulez-vous que ce ſoit la raiſon qui l'emporte,
Ma ſœur? prenons quelqu'un qui nous mette d'accord,
Cliton, votre ami, peu m'importe.

C'eſt à lui que je m'en rapporte;
Et je céderai, ſi j'ai tort.

ORFISE.

Vous prenez Cliton pour arbitre!

ORONTE.

Oui, ma ſœur. N'eſt-ce pas un ſage?

ORFISE.

Aſſurement!

ORONTE.

Hé bien, qu'il nous juge à ce titre.

ORFISE.

Volontiers. Je ſouſcris d'avance au jugement.

ORONTE.

Sans appel?

ORFISE.

Sans appel. La faveur n'eſt pas grande.

ORONTE.

C'eſt tout ce que je vous demande.
Çà, notre juge, allons, prononcez librement.

CLITON, *à part.*

Que dirai-je?

CÉLICOUR, *bas.*

Parlez, ou je parle moi-même.

CLITON.

Vous avez ſur Agathe un empire ſuprême,
Madame; & vos deſirs ſont pour elle des loix.

ORFISE, *à Oronte.*

Hé bien?

CLITON*.

Mais une mere, à ſes enfants qu'elle aime,
De ſon autorité ne fait ſentir le poids,
Qu'avec une douceur extrême.

ORFISE.

Ne m'avez-vous pas dit cent fois,
Qu'il feroit imprudent de les unir enſemble?

---

* *Chaque fois que Cliton paroît pencher du côté de la mere, Célicour lui montre la Lettre, & la peur lui fait changer d'avis.*

CLITON.

Oui....Mais à préſent il me ſemble
Plus dangereux encor d'exercer tous vos droits.

ORFISE.

Monſieur, point de foibleſſe, & point de déférence.
(*bas.*)
Voulez-vous leur donner ſur vous la préférence?

CLITON.

Ah Madame! je ſens tout ce que je vous dois.

ORFISE.

Prononcez donc.

CLITON.

J'héſite, & ce n'eſt pas ſans cauſe.
A des regrets, ſans doute, un fol amour expoſe...
Mais Agathe a choiſi; je ſouſcris à ſon choix.

ORFISE.

Mais, Monſieur, c'eſt à vous que ma fille eſt promiſe;
Et c'eſt à moi qu'elle eſt ſoumiſe.

ORONTE, *&* CE'LICOUR.

Lui! lui! l'époux d'Agathe!

CLITON.

Ah Madame! Ceſſez
D'affliger ces deux cœurs que l'amour a bleſſés.

ORFISE.

C'eſt vous Cliton! c'eſt vous qui voulez que je livre
Ma fille à ce jeune homme!

CLITON.

Oui, faiſons deux heureux,
Madame : auprès de vous, ſous vos yeux ils vont vivre;
Et vous ſerez ſage pour eux.

ORFISE.

Non, cela n'eſt pas concevable.
Quel homme!

ORONTE.

Allons ma ſœur.

ORFISE.

Je l'avoue, il m'accable.

ORONTE.
Ici les vains détours ne ſont plus de ſaiſon :
Il faut céder.

ORFISE.
Je céde.

CÉLICOUR.
Ah Madame!

AGATHE.
Ah ma mere!

ORFISE.
Rendez-lui grace.

ORONTE.
Hebien, n'avois-je pas raiſon?

CE'LICOUR, *à part, rendant la lettre à Cliton.*
Tenez, l'homme de bien Je me tais; mais j'eſpere
Que vous ne ſerez plus l'ami de la maiſon.

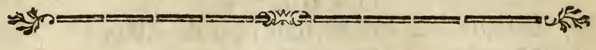
QUINQUE.

ORFISE.
Le voilà, le vrai modele
De la candeur & du zéle;
Le vrai ſage, le voilà.
Je veux que de ce trait-là
Soit fait un récit fidele.
Dans mille ans on le lira;
En le liſant chacun dira :
Le voilà, le vrai modele
Des amis de ce temps-là.

ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR, *en ironie.*
Le voilà, le vrai modele
De la candeur, &c.

CLITON, *à part.*
Le voilà, le vrai modele
De la malice femelle;
Et ſa dupe, la voilà.
Comptez, après ce trait-là,
Sur la candeur d'une belle.
En me voyant on dira :
Tu croyois te jouer d'elle,
Pauvre ſot! qu'as-tu fait-là?

FIN.

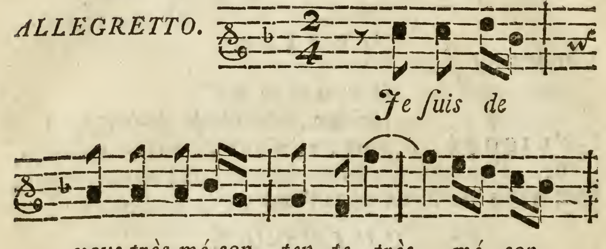


AIRS

DE L'AMI DE LA MAISON.

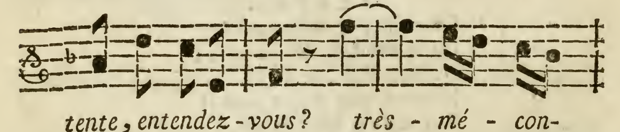
AGATHE.

ALLEGRETTO.

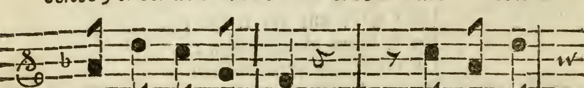


Je suis de

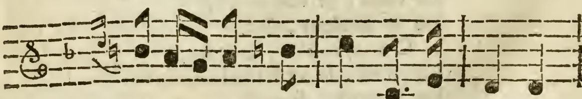
vous très-mé-con - ten-te, très - mé - con-



tente, entendez - vous? très - mé - con-



tente, en-ten - dez - vous? Je vous croy-

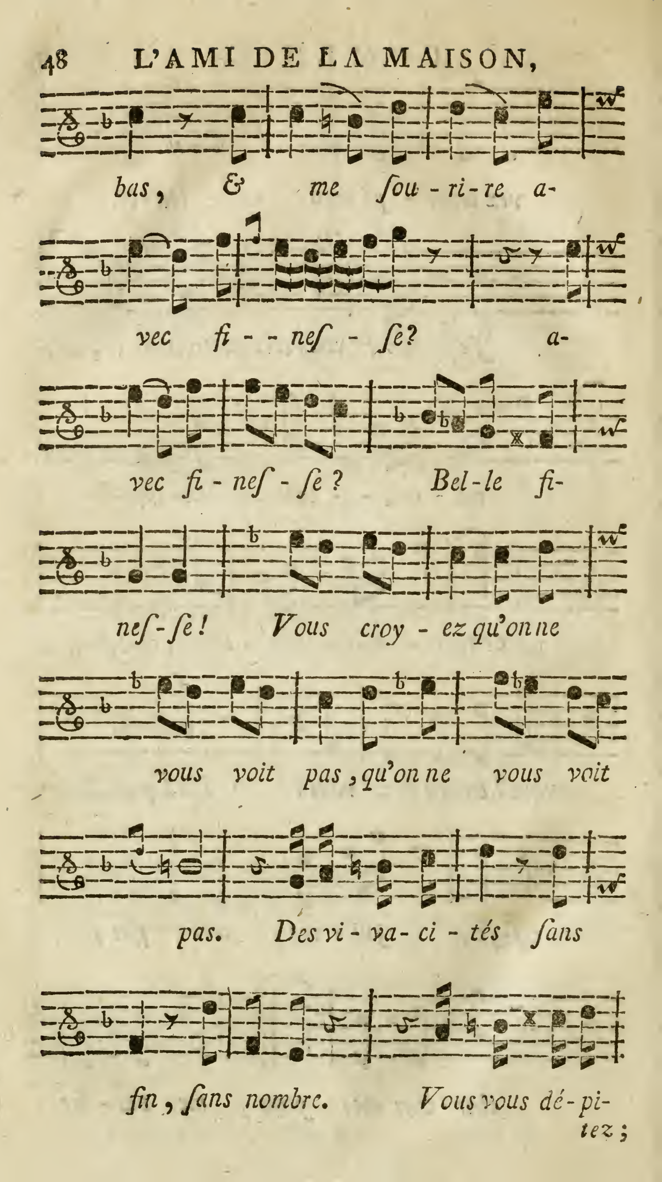


ois do - ci - le & doux; vous a - vez trom-



pé mon at - ten-te, vous a-


vez trom - pé mon at - ten-te.
Je ſuis de vous très-méconten-te, très-
mé - con - - tente, en-ten-dez-
vous? très - mé - con - tente, en-ten-dez
vous? en-ten-dez - vous? Hé! quoi, ſans
ceſ-ſe, ſui - vre mes pas,
cher - cher mes yeux, me par- ler


bas, & me *ſou-ri-re a-*
vec fi - - neſ - ſe? a-
vec fi - neſ - ſe ? Bel-le fi-
neſ-ſe! Vous croy - ez qu'on ne
vous voit pas, qu'on ne vous voit
pas. Des vi - va- ci - tés ſans
fin, ſans nombre. Vous vous dé-pi-
tez;


tez; vous de-ve-nez ſombre;
Vous ne me quit - tez non plus que mon
om - bre, non plus que mon om-bre.
Tou-jours aſ - ſis à mes cô-
tés; toujours, tou - jours à mes cô-
tés; toujours aſ - ſis à mes cô-
Al ſegno.
tés, à mes cô-tés. Je ſuis dé, &c.

CLITON.

MENUETTO *lento.*




el-le qui ne le cé-de qu'à Cy-
pris. Donnons le prix à la plus
bel-le. La voi - là, la voi-là; c'eſt
el - le : à la plus bel - le, à la plus
bel - le, à la plus bel - - le
don-nons le prix. La Gréce avoit des
ſa - - ges? Vous les auriez vus tous aux


pieds de vos i - ma-ges, pré-ſen-ter les hom-
mages & les vœux les plus doux.
Oui, leur en - cens, leur en - cens n'eût brû-
lé que pour vous. Oui, leur en-
cens, leur en - cens n'eût brû - lé que pour
vous.

F I N.